

Mission pour le retour d'Aoutourou à Tahiti. (1771-1772)

Récit par l'abbé Rochon

Extrait de Voyage à Madagascar, à Maroc et aux Indes orientales, vol.3, p.315.

Rochon a publié autre part le journal de Julien Crozet, second de Marion lors de l'expédition¹, mais ici Rochon nous informe des préparatifs, de son rôle, de celui de Commerson et de celui de Poivre ; il livre ses réflexions concernant le Tahitien Aoutourou Poutaveri. C'est le seul document mentionnant des instructions secrètes au sujet de plants d'épices à acquérir en Nouvelle Guinée et aux Moluques.

On est un peu étonné du projet de découverte proposé par Rochon et Commerson :

- La navigation dans le grand sud, sur les traces de Lozier-Bouvet, avaient été évoquée mais finalement exclue de la feuille de route remise à Marion.
- Au retour, il est proposé de reprendre à peu près l'itinéraire de Bougainville, c'est-à-dire d'enchaîner les Nouvelles-Hébrides et les îles Salomon pour gagner les Moluques par le nord de la Nouvelle-Guinée. Cette route, Bougainville s'en était excusé en invoquant le délabrement de l'équipage, elle était beaucoup moins prometteuse qu'un cap plein ouest dans l'inconnu qui eut conduit à la côte australienne et au détroit de Torrès (à l'instar de Cook).

En annexe : « Sur une île très riche dans la mer du sud »

*

Note préliminaire

Nous avons souvent pris Rochon en défaut, il se trompe régulièrement sur les dates, mais ici il nous raconte un bobard : il n'a pas pu être chargé de concevoir avec Commerson le programme de cette expédition, cela pour une simple question d'emploi du temps.

- 12 octobre 1770, Commerson quitte l'Isle de France et n'y reviendra, après un séjour à Madagascar et Bourbon qu'à la fin de décembre 1771.

- 23 octobre 1770, Poutavery arrive à l'Isle de France, en même temps que les ordres demandant de le reconduire à Tahiti.

- en février-mars 1771, la décision de l'armement pour Tahiti est arrêtée.

- 20 août 1771, Rochon arrive à l'Isle de France.

- 18 octobre 1771, les deux vaisseaux affrétés par Marion appareillent de l'île de France pour Tahiti.

On voit par là que si Rochon a pu être associé très tardivement à la préparation de l'expédition, en revanche, ce n'est pas le cas de Commerson qui était absent de la colonie pendant toute la durée des préparatifs.

=====
[Voyage à Madagascar, à Maroc et aux Indes orientales, vol.3, p.315]

On prendra sans doute plus d'intérêt au voyage du capitaine Marion, dont j'ai publié la relation en 1783. L'intendant Poivre m'avait fait l'honneur de me consulter sur les instructions à donner à ce navigateur, que je devais accompagner. Le célèbre Commerson, qui avait suivi Bougainville dans le voyage autour du monde, m'était adjoint dans ce travail. Certes, les découvertes de Bougainville dans la mer du sud, ouvraient un champ vaste aux recherches de Marion. Cet officier était spécialement chargé de ramener l'Indien Mayo², plus connu sous le nom d'Aoutourou, à Othaiti, c'est-à-dire, à cette île de la mer du sud, découverte par Quiros, qui la nomma *la Sagataria*. Ainsi, dans le projet que nous conçûmes, les grandes Cyclades, ou la terre australe du St Esprit de Quiros, la Louisiade et le détroit au nord-ouest de la baie de Choiseul, de l'île Ste Isabelle de Mendana, fixèrent particulièrement notre attention : Commerson désirait surtout qu'on le mît à portée d'examiner avec soin les productions de

¹ Base docu=>sans date n°23 : Extrait du journal de Crozet.

² Mayo² : le Tahitien changeait son nom pour celui de son hôte, ici Marion. Ce nom succède à Poutaveri/Poutavery ainsi que Aotourou /Aoutourou/ etc.

ces terres qu'il avait le désir de visiter : il voyait, dans cette recherche, des avantages incalculables pour le progrès de l'histoire naturelle. Ce savant avait bravé tous les dangers d'une mer inconnue, pour aller recueillir des plantes nouvelles dans ce fameux détroit de Magellan, et dans cette vaste mer du sud, alors peu fréquentée par les navigateurs européens. Ce n'était pas seulement les périls inséparables d'une longue navigation qui avaient familiarisé cet infatigable navigateur avec le mépris de la vie, c'était bien plus ses travaux dans ces climats rigoureux, et dans ces montagnes entourées de précipices, qui bordent ce long passage de la mer du nord à la mer du sud. Malgré ses fatigues, et quoique sa santé fut épuisée, son zèle pour les progrès des connaissances, lui donnait assez de force pour entreprendre ce nouveau voyage ; mais on y trouva des obstacles qu'il n'était pas en son pouvoir de surmonter, et quelque temps après la botanique eut le malheur de le perdre. Sa riche collection, fruit de ses veilles et de ses pénibles recherches, fut perdue par l'insouciance de ces hommes qui sont plus qu'indifférents aux progrès des sciences. Ma plume se refuse à les nommer, parce que je crois qu'on ne sera plus désormais exposé à voir traiter avec tant de mépris des connaissances auxquelles les gens éclairés de toutes les nations attachent un grand intérêt.

L'intendant Poivre parut satisfait du plan que nous lui présentâmes. Le capitaine Marion devait se rendre à Madagascar pour y compléter ses approvisionnements³ : il devait prendre son point de départ de cette île, pour aller chercher le cap de la Circoncision de Lauzier Bouvet⁴, et le continent austral en se rendant aux terres de Diemen⁵ qu'il importe de visiter. Après avoir doublé l'extrémité du sud de la nouvelle Hollande⁶, on dirigera la route dans la mer du sud, de manière à prendre connaissance de la nouvelle Zélande. Cette grande île qui embrasse plusieurs climats, offrira un vaste champ aux recherches des naturalistes, et l'on pourra y prendre les approvisionnements nécessaires pour se rendre à l'île d'Othaiti, lieu où l'on déposera Mayoa avec tous ses outils aratoires : on observera de chercher sous le 21° l'île que l'on assure avoir été rencontrée par les Anglais⁷ ; les renseignements donnés à ce sujet à l'intendant Poivre, paraissant jusqu'à un certain point fabuleux, il ne faut pas perdre un temps précieux à cette recherche, ni faire à Othaiti un séjour très long : on aura soin, en dirigeant la route sur les grandes Cyclades⁸, c'est-à-dire, sur la terre australe de Mendana, de suivre un parallèle différent de celui qui a déjà été parcouru, afin de découvrir des terres nouvelles ; mais en visitant la Louisiade⁹ et le détroit de Bougainville, il est essentiel d'y faire les observations de tout genre que des contrées si vastes et si avantageusement situées, méritent. On soupçonne que le géroflief et le muscadier se trouvent à la nouvelle Guinée, ainsi qu'aux Moluques ; mais on est bien assuré de se procurer des plants de ces arbres précieux dans les îles adjacentes ; et à cet égard, les instructions secrètes de l'intendant Poivre, mettront le capitaine Marion en état de remplir d'une manière utile à la colonie de l'île de France, cette partie importante de sa mission.

Tel est le précis du projet de voyage que nous offrîmes au capitaine Marion¹⁰. Cet officier parut l'accueillir, et nous¹¹ demanda avec instance au gouverneur de l'île de France, dont les principes et les vues ne s'accordaient malheureusement pas avec ceux de l'intendant. On en jugera par la lettre dont je vais donner copie.

Isle de France, le 14 octobre 1771.

³ Rochon se trompe, C'est à Bourbon que les deux vaisseaux firent escale pour compléter leur ravitaillement, l'escale à Fort-Dauphin fut improvisée à cause de la maladie d'Aoutourou.

⁴ (*Lauzier* ou plus souvent *Lozier*) Base docu=> Année 1740 : récit du voyage aux terres australes de *l'Aigle* et *la Marie*.

⁵ Ici *Terre de Diemen* désigne la Tasmanie que l'on croyait unie à l'Australie.

⁶ *Nouvelle-Hollande*, c'est la Nouvelle-Zélande dont on ne connaît qu'une partie de la côte ouest.

⁷ Sur cette histoire voir en annexe : « Sur une île très riche dans la mer du sud. »

⁸ *Grandes Cyclades*, nom donné par Bougainville aux *Terres du Saint-Esprit* (les Nouvelles-Hébrides)

⁹ *la Louisiade* : archipel entre la Papouasie Nouvelle-Guinée et les îles Salomon.

¹⁰ Ce projet est antérieur à l'arrivée de Kerguelen à l'Isle de France, antérieur aux instructions exposées par Poivre dans sa lettre du 27 août 1771 où il n'y a plus trace d'un projet d'exploration dans le grand sud, dans les pas de Lauzier-Bouvet. Cette exploration a été confiée par le ministre à Kerguelen.

¹¹ On ne trouve pas d'autre texte évoquant l'éventuelle participation de Commerson à l'expédition de Marion.

Je viens de recevoir une lettre du capitaine Marion, par laquelle il m'annonce avoir fait de nouvelles tentatives auprès du Général¹², pour lui faire accepter les offres de zèle que vous avez témoigné à mon invitation, pour faire le voyage de la mer du sud. Je vous avoue que les oppositions du Général à votre départ, me causent la plus grande peine, parce que je sens combien il serait agréable au ministre d'apprendre que vous avez fait ce voyage, et tout l'avantage des observations intéressantes que vous seriez à portée de faire.

Je vous demande, avec la plus grande instance, de voir de nouveau le général, et d'obtenir de lui son agrément pour votre embarquement. Je rendrai compte au ministre de ce dernier effort de votre part, comme de tous ceux que vous avez déjà faits. Je souhaite bien ardemment que le général réponde à vos bonnes dispositions, et je vous aurai en mon particulier la plus grande obligation de tout ce que vous aurez pu faire pour le déterminer à vous accorder la permission d'embarquer, sans laquelle je sens qu'il n'est pas possible que vous puissiez quitter l'île de France. Mandez-moi, je vous prie, quel aura été le fruit de cette tentative de votre part, qui sera la dernière, puisque le capitaine Marion est au moment de son départ.

Signé, POIVRE.

Mes instances furent inutiles ; le gouverneur me voyait avec déplaisir préférer le voyage du capitaine Marion, à celui de son camarade Kerguelen : il ne me pardonnait pas mon attachement pour l'intendant, dont l'instruction, l'amabilité et la philosophie l'avaient rendu, sous tous les rapports, le modèle d'un bon administrateur, et l'ami sincère de tous ceux qui cultivaient les sciences. Le gouverneur rendait sans doute intérieurement hommage aux vertus et aux talents de l'intendant, mais il se plaisait à entraver ses opérations ; il blâmait hautement tous les efforts qu'il faisait pour rendre la colonie agricole, et pour y introduire, à ce qu'il prétendait, la culture des épiceries, en dépit du traité d'Utrecht.

Il serait fastidieux de tracer ici ces insipides querelles qui divisaient, par un principe machiavélique trop généralement adopté, des administrateurs qui auraient dû au moins se réunir pour le bonheur commun des contrées confiées à leurs soins ; mais une telle union n'était point chose commune. Quoiqu'il en soit, je n'ai qu'à m'applaudir des entraves que j'ai trouvées à mon départ. L'infortuné Marion et 34 de ses compagnons, furent massacrés à la nouvelle Zélande ; il est très probable que j'aurais éprouvé le même sort. Le lieutenant Crozet, qui servait en qualité de second sur le vaisseau de Marion, me remit son journal dont je publiai l'extrait en 1783. Le lecteur ne trouvera pas déplacé que je retrace ici de nouveau cet intéressant voyage, en supprimant dans la partie nautique, tout ce qui n'est pas indispensablement nécessaire.

Les deux bâtiments *le Mascarin* et *le Castries*, sous les ordres du capitaine Marion, firent voile de l'île de France le 18 octobre 1771, pour se rendre au fort Dauphin, île de Madagascar, où l'Indien d'Othaity Aoutourou mourut de la petite vérole. Il avait sans doute porté, de l'île de France, le germe de cette maladie. Cette épidémie y faisait, à l'époque de son départ, les plus cruels ravages. Le principal objet de cette expédition ne devant plus avoir lieu par cet événement, il n'y eut que le seul désir de faire des découvertes qui déterminèrent Marion, qui était un des principaux armateurs, à continuer ce voyage à ses propres dépens ; un zèle aussi louable trouve, sans doute, peu d'imitateurs.

J'ai connu particulièrement Aoutourou, je l'ai vu à l'Isle de France en 1769, au moment de son arrivée d'Otaity. Il paraissait alors s'efforcer à rendre par des gestes les sentiments qu'il éprouvait, sans chercher à les déguiser. Son séjour à Paris l'avait changé ; il était devenu non seulement plus dissimulé, mais encore il avait acquis jusqu'à un certain point l'art de flatter les hommes dont il sentait avoir besoin. On le voyait s'étudier à amuser leur oisiveté par des caricatures qui prouvaient qu'il n'était pas sans quelque sagacité. Ceux qui l'ont fréquenté, ont vu avec peine que la reconnaissance n'atteignait point le fond de son cœur, quoiqu'il cherchât à exprimer ce délicieux sentiment par des démonstrations dont on aurait pu être dupe, si on ne l'avait vu souvent s'égayer aux dépens de ceux qui lui témoignaient le plus d'intérêt. Cet Indien était d'une frivolité qui passait toute mesure ; lorsqu'on la lui reprochait, il disait que dans son pays, l'homme était né pour rire et se divertir ; aussi n'avait-il

¹² *Général*, désignation habituelle du gouverneur général, c.à.d. Desroches.

point porté son attention vers les arts utiles : il semblait les dédaigner, parce qu'il n'avait jamais fréquenté en France que des hommes qui traitent avec indifférence et même avec une sorte de mépris, tous ceux qui se livrent à la pratique des arts les plus nécessaires à la richesse et à la prospérité des Nations. Ainsi, cet Indien n'aurait apporté dans son pays que les vices d'une grande ville, sans lui procurer aucune lumière sur notre industrie. Après la mort d'Aoutourou, le capitaine Marion fit voile pour le cap de Bonne-Espérance, où il compléta en peu de jours les provisions des deux vaisseaux pour une campagne de dix-huit mois. Le 20 décembre 1771 il dirigea sa route au sud, dans le dessein de découvrir le continent austral. Il rechercha inutilement les îles de Dina et de Marseven : il ne fut pas plus heureux pour le cap de la Circoncision, que Lozier Bouvet avait prétendu avoir découvert en 1737 ; mais le 13 janvier 1772 il vit distinctement une terre qui s'étendait de l'ouest-sud-ouest à l'ouest-nord-ouest. Cette terre est située par 46° 45' de latitude sud, et par 34° et demi de longitude à l'est du méridien de Paris : Marion suivit ce parallèle à-peu-près jusqu'au quatre-vingt-dixième degré de longitude observée. Il rencontra plusieurs îles qu'il ne put visiter parce que les deux vaisseaux s'étant abordés à l'instant de la sonde, il fallut s'occuper à les réparer. *Le Castries* fut surtout fort endommagé : on ne put donc descendre à terre qu'à l'île la plus occidentale, qui est située par 46° 30' de latitude australe, et par 43 degrés de longitude à l'est du méridien de Paris. Marion nomma cette terre *île de la prise de possession* : la bouteille qui renfermait cet acte, en usage de temps immémorial dans la marine de toutes les Nations, fût placée sur le sommet d'une pyramide élevée de cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle fut formée par de gros blocs de pierre entassés les uns sur les autres. Cette île exposée aux ravages continuels des vents orageux d'ouest, n'est habitée que par des loups marins, des pingouins, et des oiseaux de mer. Ces animaux qui n'avaient jamais été troublés dans leurs affreux déserts, n'étaient nullement effrayés par la vue des hommes ; les femelles des oiseaux couvaient leurs œufs paisiblement, les animaux nourrissaient leurs petits, les loups marins continuaient leurs sauts et leurs jeux ; tous se laissaient prendre à la main. Crozet rapporte qu'il vit un pigeon blanc qu'il soupçonna appartenir à quelques terres voisines, qui produit des grains propres à la nourriture de ces oiseaux ; car l'île qu'il visitait paraissait aride et couverte de joncs et de cristes marines : les rochers étaient revêtus de mousse et de lichen, et le rivage garni d'une espèce de joncs d'un pied de hauteur. Le goémon qui bordait la côte portait de larges feuilles et était d'une grosseur extraordinaire. La forme de cette île est ronde, on peut l'apercevoir, à cause de sa grande élévation, à la distance de vingt lieues. Le sommet des montagnes y est toujours couvert de neige. Le mois de janvier dans l'hémisphère austral répond au mois de juillet de l'hémisphère boréal, et cependant Marion ressentit dans le fort de l'été un froid violent dans ce parage, qui est situé au milieu de la Zone tempérée. La vue d'une glace d'une énorme grandeur, de la neige et des vents violents ne laissent aucun doute sur la rigueur du climat où sont situées quelques îles stériles qui ne méritent pas de fixer plus longtemps l'attention. Marion abandonnant enfin ce parallèle, fit route pour la terre de Diémen, qu'il reconnut le 3 mars, par la latitude de 42° 56 minutes, et par la longitude de 126° 20' ; les deux vaisseaux jetèrent l'ancre dans une baie qu'Abel Tasman nomma baie de Frédéric Henri.

[Fin extrait en page 328]

ANNEXE

Sur une île très riche dans la mer du sud.¹³

M. Poivre, dont les lumières & les vertus [...], était dans le temps de l'armement de M. de Surville, intendant de l'Isle de France. On lui écrivit de l'Inde, que les armateurs du *Saint Jean-Baptiste* avaient

¹³ Extrait p.254 à 256 de : Nouveau Voyage à la Mer du Sud, commencé sous les ordres de M. Marion,... et achevé après la mort de cet officier sous ceux de M. le chevalier Duclesmeur,... Cette relation a été rédigée d'après les plans et journaux de M. Crozet (par Rochon). On a joint à ce voyage un Extrait de celui de M. Surville dans les mêmes parages.

Auteurs : Crozet et Alexis-Marie de Rochon.

Publication : Paris : Barrois l'aîné, 1783.

donné une somme considérable pour se procurer une copie du journal du vaisseau Anglais qui avait rencontré dans la mer du sud une île très-riche, distante de sept cents lieues des côtes du Pérou, & qu'ils s'étaient procurés des échantillons d'étoffes fabriquées par les insulaires, d'une finesse & d'une beauté surprenante.

M. Monneron, que sa qualité de supercargue du *Saint Jean-Baptiste* rend si croyable sur tout ce qui a rapport à la mission de ce vaisseau, s'exprime au sujet de cette île de la manière suivante dans une relation qu'il a donnée du Voyage de M. de Surville.

« MM. Laws & Chevalier ayant destiné le *Saint Jean-Baptiste* à commercer d'Inde en Inde, changèrent de dessein sur la nouvelle qui se répandit de la découverte d'une île de la mer du sud par un vaisseau Anglais. Ce qui en vint à leur connaissance était si extraordinaire, qu'il mérita toute leur attention ; &, considérant cette affaire sous un point de vue politique, ils ne balancèrent plus à déterminer leur armement, afin de prévenir les Anglais s'ils en voulaient faire un second pour aller prendre possession de cette île. La prévention & l'amour pour le merveilleux, assez ordinaire aux voyageurs, ont bien pu faire grossir les avantages dans la relation de cette île que les armateurs ont vus ; mais, en les diminuant de beaucoup, il était naturel de penser qu'elle devait être plus riche que les autres, parce qu'elle est située à sept cents lieues du Pérou par la latitude méridionale de 27 à 28°, qui est celle de Copiaco, d'où les Espagnols tirent encore en or des richesses immenses. »

* * *